

SUITE DEPECES.

Bulletin météorologique.

Washington, 8 août — Indications pour la Louisiane—Temps pluvieux s'éclaircissant mardi dans la partie nord; vents variables devenant nord-ouest.

DERNIERE HEURE.

Un article du "Temps".

Paris, France, 8 août. — "Le Temps" dit qu'il espère que la noble résignation de l'Espagne touchera le cœur du président McKinley...

Evasion.

Lake Charles, Louisiane, 8 août. — Quatre individus enfermés dans la prison de paroisse se sont évadés la nuit dernière.

Le Cristobal Colon.

Playa del Este, province de Santiago, 8 août. — Le vapeur Potomac, de la compagnie Merritt et Chapman, est arrivé à l'endroit où a eu lieu la bataille navale le 3 juillet.

DIVORCE.

Londres, 8 août. — Dans la section des divorces de la haute cour de justice Esther Weisel Temple, de Binghampton, Etat de New York, a obtenu un décret d'annulation de mariage dans son procès contre William Runcieman.

Dans l'île de Porto-Rico.

Ponce, Porto-Rico, 8 août. — Le général Brooke est en conférence avec le général Miles à Ponce.

Le croiseur Montgomery et le navire-hôpital Relief sont arrivés dans le port de Ponce.

Retour de troupes aux Etats-Unis.

Santiago de Cuba, 8 août. — Les transports Miami, Mattewan et Vigilancia chargés de troupes sont partis ce matin pour les Etats-Unis.

Le transport Grand Duchess partira demain avec 742 hommes et officiers de l'infanterie régulière et treize compagnies du soixante-et-onzième de New York.

Le général Shafter et le général Toral ont en cette après-midi au palais un entretien au sujet de l'embarquement des prisonniers espagnols.

Il a été décidé à cette conférence d'embarquer demain matin sur l'Alcantara mille malades et blessés et d'envoyer immédiatement le navire en Espagne.

Aucun délai ne sera apporté au renvoi des prisonniers espagnols; chaque transport prendra la mer dès que son chargement sera complet.

Mort de Mme Worth.

Paris, France, 8 août. — Mme Charles Frédéric Worth, veuve du fameux tailleur mort en mars 1895, qui dirigeait l'établissement depuis cette époque, est morte aujourd'hui.

Suite dépêches 7me page.

La réponse de l'Espagne aux Etats-Unis.

Les deux puissances belligères, les Etats-Unis et l'Espagne, se trouvent, en ce moment, dans une situation tout à fait exceptionnelle. Les conditions principales de paix ont été posées par les vainqueurs; elles ont été acceptées par les vaincus.

De là, certaines inquiétudes qui se manifestent dans les esprits, chez les deux parties en présence, sur la tournure que prendront les négociations. L'incident relatif à la ratification du traité par les Cortès espagnoles en est un exemple frappant.

Il en est beaucoup d'autres qui, sans avoir la même importance, souleveront d'assez vives discussions, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que les négociations de paix se prolongeront jusqu'en automne et peut-être au-delà.

Non renvoyons, au reste, nos lecteurs à nos colonnes de dépêches; ils y verront que M. Cambon doit présenter, formellement, ce matin même, la réponse de l'Espagne, traduite d'un bout à l'autre, à M. McKinley.

COMMANDANTS DE NAVIRES.

L'héroïque conduite du commandant Deloncle, bien faite pour soulever l'admiration générale, a prouvé, une fois de plus, que les exemples de vaillance et de dévouement sont choses courantes dans la marine française.

Le commandant Deloncle, mort au champ d'honneur en refusant d'abandonner son navire qui s'enfonçait dans le gouffre bouillonnant, a continué la glorieuse tradition du marin qui sacrifie de sang-froid son existence, et souvent, hélas! l'avenir des siens, à l'accomplissement de son devoir.

C'est pour ce mot que le brave commandant de la « Bourgoigne » est resté obstinément sur la passerelle, attendant, calme, impassible, la mort qui planait sur lui. Par ces temps de veulerie, de lâchetés morales, d'abaissement des consciences, il est salubre, consolant, puisque le malheur a fait qu'ils se sont produits, d'avoir de tels exemples à glorifier.

Plus tard, c'est le « Général-Chanzy », paquebot faisant une excursion en Norvège et en Ecosse qui échoua dans le Nordfjord; le navire, qui était commandé par le brave Lelanchon, avait à bord cinquante-cinq passagers.

Le « Général-Chanzy » allait entrer dans le Nordfjord lorsque, vers minuit, le commandant s'aperçut qu'un marchait vers l'est et fit remarquer aux deux pilotes norvégiens qui remorquaient le bateau de se tenir plus au sud.

A ce moment, une panique indescriptible se produisit à bord. Les passagers, affolés, se précipitèrent hors des cabines, en chemise, poussant des cris d'effroi.

Le navire ne pouvant tenir sur sa quille, s'inclina lentement à bâbord. Bientôt il devint presque impossible de se tenir debout sur terre, et cela ne contribua pas peu à augmenter l'effroi des passagers.

La première chaloupe fut mise à la mer au milieu de difficultés sans nombre. Il fallut tout le sang-froid du commandant Lelanchon pour mener à bien cette opération et inspirer confiance aux passagers.

Un navire anglais fort heureusement vint à passer par là, et recueillit les passagers moyennant 100 fr. chacun.

—Capitaine, auriez-vous peur? lui dit quelqu'un. —Moi! fit-il simplement, et il secoua la tête.

Quelques heures après, la «Sémillante» sombrait corps et biens. Le brave commandant avait revêtu son uniforme pour mourir à son poste d'honneur.

Arrivés à des temps beaucoup plus rapprochés. On se rappelle peut-être la terrible collision qui eut lieu le 24 décembre 1886, en rade de Lisbonne, entre un steamer de la Compagnie des Chargeurs-Réunis, la «Ville Victoria», et le cuirassé anglais «Sultan».

C'était en pleine nuit. On avait fêté la Noël à bord du steamer, lorsqu'un épouvantable choc se produisit. La «Ville-Victoria» venait d'être abordée par le cuirassé. Des scènes d'épouvante succédèrent à la joie qui animait précédemment les passagers du navire français.

Le commandant Simonet, au jour d'hui retraité, resta héroïquement à son poste, malgré les exhortations de son équipage, et coula avec son bateau. Comme il était très bon nageur, il revint sur l'eau et gagna la côte, malgré le froid qui paralysait ses mouvements.

Le «Général-Chanzy» allait entrer dans le Nordfjord lorsque, vers minuit, le commandant s'aperçut qu'un marchait vers l'est et fit remarquer aux deux pilotes norvégiens qui remorquaient le bateau de se tenir plus au sud.

A ce moment, une panique indescriptible se produisit à bord. Les passagers, affolés, se précipitèrent hors des cabines, en chemise, poussant des cris d'effroi.

Le navire ne pouvant tenir sur sa quille, s'inclina lentement à bâbord. Bientôt il devint presque impossible de se tenir debout sur terre, et cela ne contribua pas peu à augmenter l'effroi des passagers.

Un navire anglais fort heureusement vint à passer par là, et recueillit les passagers moyennant 100 fr. chacun.

Le naufrage de la «Ville de Saint-Nazaire», navire de la Compagnie transatlantique, qui faisait le service entre les Antilles et New-York, ligne créée pour relier les deux lignes de Saint-Nazaire aux Antilles et du Havre à New-York, fut un drame dont les émotions et terribles péripéties sont encore présentes à l'esprit.

violente tempête régnait dans ces parages. Le commandant Jagueneau et son second, le capitaine Nicolai, firent, en cette terrible circonstance, des prodiges d'héroïsme. Les derniers, ils n'abandonnèrent le navire qu'après avoir fait mettre les passagers dans des canots et des balinières.

A force d'énergie, de lutte surhumaine contre les éléments déchaînés, le commandant Jagueneau et le capitaine Nicolai—qui depuis, hélas! est mort au poste d'honneur—parvinrent à maintenir leurs canots sur les flots en furie. Plusieurs passagers étaient devenus fous. Sur un seul canot, contenant trente-cinq personnes, quatre seulement étaient vivantes quand une golette passant par là les recueillit.

Le commandant Jagueneau et le capitaine Nicolai ont fait le récit de leur odyssée sur l'Océan. Elle dépasse en horreur tout ce qu'on peut rêver. Un homme de l'équipage, un nègre de la Martinique, nommé Joseph Chandière, qui s'était monté sur un autre canot, fit également preuve, en cette terrible occasion, d'un courage et d'un sang-froid remarquables.

—Nous lui devons la vie, dirent les passagers qui étaient dans le même canot. Pendant quatre jours et cinq nuits il a tenu la barre et dirigé l'embarcation sans interruption, montrant un courage et une habileté extraordinaires.

C'est ensuite le cas du commandant Poirot, du paquebot la «Champagne», et de son second, le lieutenant Unsworth.

Le naufrage de la «Ville de Saint-Nazaire», navire de la Compagnie transatlantique, qui faisait le service entre les Antilles et New-York, ligne créée pour relier les deux lignes de Saint-Nazaire aux Antilles et du Havre à New-York, fut un drame dont les émotions et terribles péripéties sont encore présentes à l'esprit.

Le naufrage de la «Ville de Saint-Nazaire», navire de la Compagnie transatlantique, qui faisait le service entre les Antilles et New-York, ligne créée pour relier les deux lignes de Saint-Nazaire aux Antilles et du Havre à New-York, fut un drame dont les émotions et terribles péripéties sont encore présentes à l'esprit.

Le naufrage de la «Ville de Saint-Nazaire», navire de la Compagnie transatlantique, qui faisait le service entre les Antilles et New-York, ligne créée pour relier les deux lignes de Saint-Nazaire aux Antilles et du Havre à New-York, fut un drame dont les émotions et terribles péripéties sont encore présentes à l'esprit.

—Votre dévouement et votre courage ont excité l'admiration de tous les marins et de tout le monde. C'est avec fierté que vous devrez porter cette croix de la Légion d'honneur que le gouvernement vous a si justement décornée.

—C'est avec bonheur qu'en vous donnant l'accolade je sentirai battre le cœur du brave qui, connaissant toutes les souffrances et les grands dangers de mort qui l'allait courir, a demandé à les affronter pour le salut des autres.

Mentionnons également la belle attitude du capitaine Pierre, qui commandait le «Vaillant», navire qui sombra, il y a quelques mois, en se rendant à Terre-Neuve. Le capitaine Pierre ne voulut abandonner son navire qu'au moment où il disparut complètement. On ne l'a, hélas! jamais revu.

Enfin, n'oublions pas M. Alessandrini, commandant du «Taygète», navire de la Compagnie Fraissinet, qui s'est perdu, le mois dernier, corps et biens, sur la côte d'Ivoire. M. Alessandrini et son second, M. Cassal, au dire des témoins de ce drame, ont failli payer de leur vie, leur zèle à sauver les passagers.

Arrêtons-nous. Qui dit marin français, dit: honneur, vaillance, dévouement.

M. Zola retrouvé. Tandis que les dépêches ont signalé le passage de M. Zola dans toutes les capitales de l'Europe, l'auteur de la lettre «J'accuse» se trouve tranquillement à Verneuil, en Seine-et-Oise, où il jouit, avec la quiétude que donne une conscience sans remords, de la vie familiale, entre sa femme, une amie et les deux petits enfants de cette dernière.

Après avoir fait défaut à Versailles, le condamné au maximum a gagné en voiture la gare d'Acheres; il a pris ensuite le train qui passe à Acheres à 5 h. 47 et est arrivé à la station des Mureaux à 6 h. 23.

M. Paul Alexis, son collaborateur, l'attendait à la gare avec une voiture, et M. Zola a gagné la propriété de son amie, Mme Rozereau, sise à Verneuil, à 8 kilomètres de la gare des Mureaux. Il a dîné en compagnie de Mme Rozereau et de M. et Mme Paul Alexis.

Depuis quelques jours, le temps à Verneuil se passe en promenades à bicyclette faite avec Mme Paul Alexis, dont tout le monde a remarqué les bandeaux bruns qui, paraît-il, rendraient jalouse une danseuse célèbre. Mme Zola arrive, après le déjeuner, de Médan, et fait un tour de bois avec les enfants. M. Zola, par contre, n'ose pas sortir, même dans le parc.

Hier, à trois heures et quart, d'un mar mitoyen qui sépare la propriété du peintre Jean Lery de celle qui sert d'asile à M. Zola, il n'y a été permis, écrit un correspondant, de voir celui-ci par une fenêtre ouverte du premier étage, donnant une tapé affectueuse à la petite fille,

Mme Barruett qui vient de me demander cela pour vous, c'est elle que vous devez remercier. Les cris de «Vive madame Barruett» éclatèrent de tous les côtés.

Valentine se disait: —Voilà des gens sur lesquels, au besoin, je pourrais compter. Pendant que tout le monde se pressait autour des deux voyageurs, elle trouva un instant pour dire tout bas à Edouard: —Tu as été très bien, je suis contente de toi.

AMUSEMENTS.

Le programme du concert donné, hier, au Parc, par l'orchestre mexicain, était très brillant; aussi les braves ont-ils été très chaleureux comme à l'ordinaire.

Malgré le temps, qui est presque toujours menaçant, il y avait beaucoup de monde, hier, au West End. Rien d'étonnant. C'était le 100me concert donné, cette année, par l'orchestre Bellstedt, et il avait été préparé, pour cette circonstance solennelle un programme, tout à fait exceptionnel.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$6.00. 6 mois \$3.00. 3 mois \$1.50. Un an \$7.50. 6 mois \$3.75. 3 mois \$1.87.50

EDITION HEBDOMADAIRE Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an \$15.00. 6 mois \$7.50. 4 mois \$5.00. Un an \$4.00. 6 mois \$2.00. 4 mois \$1.33. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE Cette édition étant comprise dans chaque édition quotidienne, sans abonner et sans droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient s'adresser aux marchands.

Non agents généraux faire leurs ventes par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

velir sous ses ruines. Elle avait pris le désespéré dans ses bras et le serrait contre elle.

Le malheureux, qui s'était cru fort et plein de courage, avait compté sans la passion fougueuse de Valentine et sans cette terrible fascination qui brisait sa volonté.

Encore une fois asservi à sa passion et complètement dominé par celle de sa maîtresse, il consentit à tout ce qu'elle exigea de lui, promettant de lui être soumis comme un esclave.

Malgré tout, la jeune femme n'était pas complètement rassurée; Edouard ne possédait point, comme elle, l'art de la dissimulation, et elle redoutait, non sans quelque raison, qu'il ne pût garder sa présence d'esprit devant son père et son frère, et ne permit à ceux-ci de soupçonner ce qui se passait en lui.

Sans doute, elle serait là pour le soutenir du regard et même venir à son secours dans le cas d'une dangereuse défaillance; mais étant donnée sa nature craintive et impressionnable, serait-elle assez habile pour empêcher de commettre une de ces maladroites qui ne peuvent être réparées?

Elle avait peur de la conscience d'Edouard toujours prête à se révolter.

XIII JOUR DE FETE.

Mme Barruett avait décidé que le jour de l'arrivée à New-York de son mari serait un jour de fête pour tout le personnel domestique, employés, garçons de magasin, garçons de bureau.

Elle s'était entendu avec les fondés de pouvoirs afin que toutes les dispositions fussent prises pour faire au maître une réception dont il serait certainement enchanté.

On attendit, et un matin, vers neuf heures, on prévint Mme Barruett qu'on venait de signaler l'arrivée du paquebot sur lequel l'armateur et son fils étaient embarqués.

Les derniers ordres furent aussitôt donnés et une grande activité fut déployée pour achever les préparatifs de la fête de réception.

Le jeune homme avait repris une certaine assurance, quand en compagnie de Valentine et de la petite Eliane, il monta dans le landau pour se rendre sur le port à la rencontre des voyageurs.

Désireuse de flatter M. Barruett dans sa tendresse pour Eliane, Valentine avait magnifiquement habillé la fillette. C'était elle, la première que M. Barruett devait embrasser.

—Et bien, et toi, grand garçon, dit-il à Edouard, ne viens-tu pas aussi m'embrasser? —Très pâle et très ému, le jeune homme se laissa aller dans les bras de son père.

—Toujours le même, ce pauvre Edouard, dit M. Barruett. Et il ajouta gaiement: —Va, je sais que tu aimes ton père; que tu es un bon fils; mais tu pourrais mieux supporter la joie que tu éprouves de mon retour.

Ces paroles affectueuses eurent un écho douloureux dans le cœur d'Edouard.

de te revoir et de t'embrasser. M. Barruett se sentit profondément touché; d'un regard où éclatait sa tendresse, il remercia sa femme; puis il enleva Eliane des bras d'Edouard et l'embrassa à plusieurs reprises, en la tenant pressée contre son cœur.

—Et bien, et toi, grand garçon, dit-il à Edouard, ne viens-tu pas aussi m'embrasser? —Très pâle et très ému, le jeune homme se laissa aller dans les bras de son père.

—Toujours le même, ce pauvre Edouard, dit M. Barruett. Et il ajouta gaiement: —Va, je sais que tu aimes ton père; que tu es un bon fils; mais tu pourrais mieux supporter la joie que tu éprouves de mon retour.

Ces paroles affectueuses eurent un écho douloureux dans le cœur d'Edouard.

Un peu à l'écart, soucieux et sombre, James attachait tour à tour ses regards soupçonneux. La jeune femme s'avança vers lui, souriante, gracieuse, et lui présenta son front. Alors James se dérida et il éprouva une délicieuse sensation en appuyant ses lèvres sur le front de Valentine.

On monta dans le landau, et peu après on arriva à l'hôtel, où le banquier armateur trouva tout son monde en habits de fête; il fut salué par une acclamation générale.

L'habitation, les cours, le jardin avaient été pavés, décorés; partout des gerbes de fleurs, des arbustes verts, des plantes rares.

Quand M. Barruett, tenant la petite Eliane dans ses bras, s'avança au milieu de ceux qui l'accablèrent, une joyeuse fanfare se fit tout à coup entendre.

M. Barruett était radieux. —Merci, mes amis, dit-il, je vous remercie de vous être réunis pour me souhaiter la bienvenue.

Valentine se pencha vers lui et glissa quelques paroles à son oreille. Aussitôt il ajouta: —Mes amis, pour vous témoigner toute ma satisfaction, une gratification d'un mois d'appointements est accordée à chacun de vous.

Mme Barruett qui vient de me demander cela pour vous, c'est elle que vous devez remercier. Les cris de «Vive madame Barruett» éclatèrent de tous les côtés.

Valentine se disait: —Voilà des gens sur lesquels, au besoin, je pourrais compter. Pendant que tout le monde se pressait autour des deux voyageurs, elle trouva un instant pour dire tout bas à Edouard: —Tu as été très bien, je suis contente de toi.

Edouard ne répondit pas, mais il se dit: —Moi, je n'ai pas à me féliciter, je me fais horreur; Cependant les voyageurs purent se soustraire aux ovations. On prit le repas de midi en famille, puis on se réunit de nouveau dans le salon, pendant que la fête se continuait au dehors.

M. Barruett commença à raconter les intéressantes péripéties de son long voyage sur mer et sur terre.

Valentine, qui avait presque constamment les yeux sur Edouard, écoutait distraitement. Le jeune homme paraissait très attentif au récit de son père, mais son regard vague pouvait laisser deviner que sa pensée était ailleurs.

terrompit et, regardant autour de lui: —Où donc est Eliane? demanda-t-il.

—Elle était ici il y a un instant, répondit Valentine. Elle se leva pour se mettre à la recherche de l'enfant. Sans qu'on s'en aperçût, la petite s'était glissée furtivement hors du salon, par une porte qu'un domestique avait laissée entrouverte.

Comme Valentine allait sortir du salon, la fillette y entra, ayant dans les bras sa poupée qu'elle portait triomphalement. Souriante, joyeuse, elle caressa la poupée sur les genoux de William.

—Vois comme elle est jolie, lui dit-elle, avec ses cheveux blonds bouclés, ses yeux bleus, sa belle robe de dentelle... Elle parle, tu vas entendre.

[A continuer]